LA FOLLE DES PYRÉNÉES

Documents pour servir à son histoire¹

Depuis le 7 janvier 1814 et l'article de Gabriel-Paul Bascle de Lagrèze, paru dans le *Journal de l'Ariège*, relayé le 17 janvier suivant par le *Journal de l'Empire*, l'histoire mystérieuse de la *Folle des Pyrénées* a fait couler beaucoup d'encre. D'une bibliographie volumineuse, grossie à notre époque par l'image, le film, l'enregistrement, le tout relayé par l'internet, etc., se détache un ouvrage majeur, celui d'Albert Cazes (1924)², travail essentiel qui laisse tous les autres bien loin derrière lui. Précédé par Raoul Lafagette (1884)³, à la curiosité scrupuleuse, et par G. Lenôtre (1922)⁴, dont la démarche est toute historienne, Albert Cazes a construit une étude historique rigoureuse et pour son temps pratiquement exhaustive. Par ses qualités, son livre s'impose toujours comme point de départ et base de travail si l'on veut essayer d'aller plus loin dans la connaissance des faits de cette affaire. Ceux qui ont écrit après lui ne s'y sont d'ailleurs pas trompés et nombreux sont ceux à l'avoir pillé, en l'utilisant sans les précautions ni les obligations qui procèdent de la méthode historique.

En quoi Cazes⁵ a-t-il fait œuvre d'historien? Parce qu'il s'est livré à une recherche attentive des sources d'archives ; qu'il a pu ainsi révéler et exploiter tout ce qui était accessible alors dans les dépôts publics, Archives nationales et Archives départementales de l'Ariège ; qu'il a opéré avec un juste sens critique, des connaissances et une culture historiques à la fois

1 J'adresse mes plus vifs remerciements à Claudine Pailhès, directrice des Archives départementales de l'Ariège, pour l'aide amicale et efficace dont elle m'a fait bénéficier au long de ces recherches.

2 Albert Cazes, *La folle des Pyrénées. Histoire et légende*, Foix, Gadrat, 1924, 280 p.

3 *Ibidem*, p. 5-6, 186-203.

4 *Ibidem*, p. 1-2.

5 Rappelons qu'Albert Cazes (1882-1953), né et mort à Orus, commune limitrophe de Suc-et-Sentenac, fut professeur agrégé de lettres et exerça notamment aux lycées Corneille à Rouen et Voltaire à Paris. Il est l'auteur d'un ouvrage sur Pierre Bayle (1905) et a édité Charles Nodier (1914), Valincour (1925), Mme de La Fayette (1934).

étendues et profondes qui lui permettaient d'être conscient des limites de son information tout en en tirant le maximum ; qu'il a appuyé son travail sur une étude bibliographique très complète et pertinente ; qu'il a édité avec exactitude et précision les documents qui lui avaient servi, sans omettre d'en donner les références, ce qui permettait à ses successeurs de vérifier ses dires et de s'appuyer sur lui en toute confiance.

Dans l'historiographie, au sens large, de la *Folle des Pyrénées*, il y a donc l'avant-Cazes et l'après-Cazes. L'après-Cazes, abondant et divers, n'a dans l'ensemble guère apporté de neuf à la connaissance du sujet. Quand il a fourni de nouvelles données, celles-ci ne sont pas toujours faciles à évaluer. Nous ne parlons pas ici des hypothèses sur l'origine de l'inconnue, sur les événements qui l'ont amenée dans les Pyrénées ariégeoises, sur les conditions de sa vie à l'état sauvage, sur les circonstances de sa mort dans les prisons de Foix. Toutes les hypothèses sur les faits et leur enchaînement qui constituent cette histoire sont permises et peuvent être intéressantes. Si elles ne sont pas fondées sur des documents nouveaux, clairement identifiés et vérifiables, et si possible publiés selon les règles en usage dans l'édition de textes ou de documents, elles seront toujours sujettes à caution.

C'est donc avec la seule intention d'apporter des matériaux sur un chantier toujours ouvert – dont le thème dépasse de beaucoup l'anecdote et le pittoresque –, que nous donnons les textes qui vont suivre. Le plus important, inédit, est contemporain des faits et directement lié à la gestion administrative et judiciaire de l'affaire. Les autres, quelque peu hétéroclites, plus ou moins connus et cités, touchent au contexte général des événements. Nous les présentons comme des annexes, en une sorte de dossier ouvert à l'intention des historiens d'aujourd'hui et de demain qui, comme nous, penseront qu'il y a encore bien des choses à dire sur le sujet.

260 pièces (1599-XIX^e s.) coté 1 J 3-6 (anciennement 72 J). Il contient quelques documents d'archives mais surtout des notes historiques et archéologiques de Rambaud, qui fut bibliothécaire de Foix et inspecteur des antiquités du département, puis d'Adolphe Garrigou qui les recueillit. Cet ensemble est entré en 1922 aux Archives à la suite d'un don anonyme.

Principes d'édition

La nature de ce document nous a fait conserver autant que possible sa ponctuation originale ainsi que ses soulignements. L'accentuation a été restituée selon l'usage actuel de même que l'emploi des majuscules. Les corrections et reprises ont été signalées.

Le document

[1^{re} page]

Notes sur une femme aliénée⁶ dont on ne connaît pas le pays natal.

Cette femme commença à paraître aux montagnes de Massat en 1807, dans le mois de juin ; elle y a resté jusques au mois de juin 1808, ou jusques à la fin du mois de mai.

L'endroit où cette femme a resté s'appelle Lera et Courtignou. Elle a passé l'hiver à Courtignou au pied d'un rocher parmi la neige qui y tombe en grande quantité, et presque toujours nue sans aucun habit sur son corps.

Tout près de l'endroit où elle a fait résidence tout cet hiver, il y a des métairies à une heure de distance ; on avait été la chercher pour la couvrir et l'on avait pris des hardes à cet effet. Mais elle ne voulait point quitter cette retraite⁷ disant que son temps n'était point encore fini, et que sa mère lui fairait de grands reproches⁸ si elle la voyait avec des habits⁹ sur son corps.

On lui demanda qui était sa mère, elle répondit que sa mère était la mère de Dieu.

[2^e page] *Cependant ceux des métairies de Massat étaient venus la chercher. Et comme on l'eut emmenée, au premier moment où elle se trouva libre, elle s'enfuit vers¹⁰ sa retraite ; le lendemain on la trouva sans*

6 aliénée suit égarée biffé.

7 en leur répondant biffés remplacés en marge par disant.

8 Suit un mot biffé illisible.

9 hardes corrigé par surcharge en habits.

10 prit la fuite à biffé et corrigé par surcharge en s'enfuit vers.

hardes. Elle a passé un mois sans prendre d'autre¹¹ nourriture sur cette montagne que de l'herbe dont elle manquait souvent à cause des neiges; elle y a passé l'hiver en entier.

Les derniers jours du mois de mai 1808 elle passa des¹² montagnes de Massat aux métairies qui se trouvent voisines des montagnes de Massat : les personnes desdites métairies ont tout de suite couvert son corps et lui¹³ donnèrent¹⁴ de la nourriture.

Étant arrivée¹⁵ a une métairie a dix heures du matin, le même soir, dès que la nuit eut¹⁶ paru, trouvant l'occasion de prendre la fuite, elle part de la métairie et va coucher dans un champ ou dans les bois où elle est mieux à son aise. Et [3^e page] le lendemain, ayant fait des recherches, on la trouva tout à fait nue ayant jetté toutes ses hardes.

Cette femme a resté 10 jours aux métairies de Suc qui se trouvent voisines de la montagne où elle a passé l'hiver.

Le 5 juin elle s'approcha de la paroisse de Suc, il y eut des personnes qui s'aperçurent de cette femme et qui en portèrent la nouvelle dans le village ; Mr l'Abbé Delcurrou envoya les Dames de la charité lui porter des hardes pour la couvrir. Il s'y trouva environ 30 personnes qui l'amènèrent dans la paroisse ; ayant trouvé chemin faisant une rivière à traverser, un homme la mit sur ses épaules et la passa.

Dès qu'elle fut à Suc, Mr l'Abbé Delcurrou la fit entrer dans sa maison et après qu'il lui eut fait donner de la nourriture il l'interrogea et lui demanda d'où elle était. On lui nomma plusieurs villes pour la faire expliquer. Sa réponse fut qu'elle était de la [4^e page] Toupinerie et elle fit toujours la même réponse. On ne comprit point autre chose sur les mots vagues et confus qu'elle articulait de temps en temps.

Il faut observer qu'il fallait¹⁷ de nuit et de jour qu'une personne la tint¹⁸ pour l'empêcher de prendre la fuite.

11 *de* corrigé par surcharge en *d'autre*.

12 *des* remplace *aux* par surcharge.

13 *lui* précédé de *l'on* biffé.

14 *donna* corrigé par surcharge en *donnèrent*.

15 *Arrivant* corrigé par surcharge et rajout en *Etant arrivée*.

16 *avait* corrigé par surcharge en *eut*.

17 *fallut* corrigé par surcharge en *fallait*.

18 *tienne* corrigé par surcharge en *tint*.

On lui demande si elle a des parents, elle répond que St Pierre les lui avait tués, ce qui fait présumer que Robespierre a¹⁹ fait périr son mari et qu'à suite de cela, elle en a perdu la tête. Cependant, il y a des moments où elle prie Dieu avec une grande ferveur et toujours en français. Cette femme a une force extrême quoiqu'elle ait tant souffert, ayant resté une année dehors sans secours ni nourriture et exposée à toute la rigueur des frimats.

Critique externe

Le document est constitué de deux doubles feuillets formant quatre pages in-4°, mesurant environ 23,5 cm sur 17,5 cm, remplies d'une écriture datable du premier quart du XIX^e siècle, écriture rapide, cursive, aisée, ornée, typique des écritures administratives, commerciales et juridiques de l'époque. Il s'agit d'une minute informe, état de rédaction dont témoignent les corrections faites les unes au fil de la plume, les autres après une première relecture.

Cette pièce n'est ni datée ni signée. Sa forme et son contenu nous ont dirigé d'abord vers les archives de la justice de paix de Vicdessos²⁰. Si nous n'avons rien trouvé sur l'affaire (des procès-verbaux de police existent pour l'an X, mais la série n'est continue qu'à partir de 1865), des documents éclairants existent dans les Archives communales de Vicdessos déposées aux Archives départementales. La comparaison de cette écriture avec celle de lettres adressées entre 1806 et 1810 au maire de Vicdessos et signées par le juge de paix du canton, Dominique-Vincent Vergnies, permet sans doute possible de l'attribuer au greffier de la justice de paix, en tout cas au scripteur de ces lettres, écrivant sous la dictée ou les instructions de leur signataire, selon la pratique administrative habituelle²¹. Un autre document autographe, tout entier de la main de Vergnies et dont l'écriture est absolument distincte de celle des lettres, vient confirmer ce constat²².

19 Précédé de *lui* biffé.

20 Arch. dép. de l'Ariège, 9 U 1429-1509.

21 Réquisition concernant la garde d'un prisonnier, 22 juin 1806 (Arch. dép. de l'Ariège, 145 EDT / I 2). – Transmission d'une lettre du magistrat de sûreté, 21 janvier 1809 (145 EDT / I 9). – Réquisition pour envoi de deux prisonniers espagnols devant le préfet, 4 décembre 1810 (145 EDT / I 10). Nous remercions vivement Claudine Pailhès de nous avoir indiqué et communiqué ces documents ainsi que le suivant.

22 Réquisition concernant les prisons communales de Vicdessos et information sur la tenue des séances du juge de paix, 28 août 1809 (145 EDT / I 9).

Les répertoires du greffe pour l'an VIII-1840²³ sont tenus par le greffier Jacques-Urbain Rouaix de 1800 à 1810 et c'est apparemment la même main qui figure dans notre document et dans ces répertoires, quoique produisant dans ces derniers une écriture d'un module plus réduit et plus régulier. Mais on y retrouve des graphismes caractéristiques identiques et nous pensons que c'est à Rouaix qu'il faut attribuer la rédaction de notre document. Quant au juge de paix Dominique-Vincent Vergnies, si l'on en croit ces répertoires, il exerce ses fonctions de septembre 1802 (an XI) jusqu'à la fin de 1822.

Critique interne

Comme l'indique bien le titre de la pièce, on a affaire à des notes et non à un texte mis au point et rédigé soigneusement, rapport ou procès verbal. Les paragraphes ne s'enchaînent pas tous logiquement. Juxtaposés selon un ordre approximatif, ils apparaissent comme de courtes synthèses d'informations provenant probablement de plusieurs témoignages, rendus sur questions ou spontanément.

Rappel des faits d'après Bascle et les archives

Rappelons brièvement les faits tels que les rapporte Gabriel-Paul Bascle de Lagrèze (1785-1850) qui fut sous-préfet de Foix de 1811 à 1815²⁴ et à l'origine de la publicité donnée à cette histoire. La tonalité littéraire donnée à son récit explique probablement qu'il n'a pas cru devoir l'entourer d'aucune précision de dates. Nous complétons ces données grâce à celles collectées par Albert Cazes, une chronologie assurée par les archives connues de lui ne commençant qu'au 17 août 1808.

En 1807, pendant l'été ou l'automne, des chasseurs aperçoivent dans la montagne une femme nue qui est capturée le lendemain par des bergers de Suc. Conduite au presbytère de Suc et confiée à la garde du curé qui l'interroge en vain, elle s'échappe pendant la nuit et ne peut être rattrapée malgré diverses tentatives.

L'hiver et le printemps se passent.

23 Arch. dép. de l'Ariège, 9 U 1508.

24 Il fut nommé à ce poste le 3 octobre 1811 et remplacé le 10 juin 1815 (C. Lamoussière et P. Laharie, *Le personnel de l'administration préfectorale. 1800-1880*, Paris, Archives nationales, 1988, p. 85, citant le dossier F/1bl/156/8 des Arch. nat.).

Elle est aperçue de nouveau au retour de la belle saison (fin du printemps 1808). Le bruit s'en répand. Le curé et les habitants de Suc préviennent les communes voisines. Le juge de paix de Vicdessos, Vergnies, la fait arrêter et l'interroge à son tour. Elle est conduite à Foix, traduite devant le préfet qui la renvoie devant le magistrat de sûreté. Elle est enfermée d'abord aux Tours de Foix comme vagabonde, puis, malade, est traitée à l'hospice de Foix du 24 juin au 20 juillet 1808. Elle s'en évade et est rattrapée à Arignac le 2 août. Internée à nouveau aux Tours, elle y meurt le 29 octobre.

Apports et questions du document

Ces *Notes* concernent la première partie de l'histoire, avant l'arrestation de l'inconnue en 1808 et son transfert à Foix. La fonction de celui qui les a tracées, leur contenu indiquent qu'elles ont dû être consignées au moment où le juge de paix Vergnies s'est saisi de l'affaire, au tout début de juin 1808. Elles paraissent relever d'une première démarche de la part du magistrat, consistant à réunir les informations disponibles avant de procéder lui-même à l'audition de l'inconnue.

Le premier apport de ce document concerne la chronologie et la topographie des faits. Les données n'en sont pas toujours parfaitement claires et nous en proposons l'interprétation suivante.

C'est dans les *montagnes de Massat* que l'inconnue est d'abord signalée, en juin 1807, et plus précisément dans la haute vallée de Courtignou dont le torrent, issu en partie de l'étang de Lers, rejoint l'Arac environ 300 m en amont de l'agglomération du Port. Le Port fait alors partie de Massat dont il ne sera distrait qu'en 1851.

Le bassin de Courtignou, à 1 050 m d'altitude, est encadré à l'ouest par le Mont Béas (1 903 m), au sud-est par le Mont-Ceint (2 088 m), à l'est par le pic des Trois-Seigneurs (2 199 m). Entre le Mont-Ceint et le massif des Trois-Seigneurs s'ouvre le port de Lers (1 517 m), dit aussi de Suc ou de Massat, qui met en communication les bassins de Massat et de Vicdessos. En haut de ce large cirque de bois et de pelouses présentant de riches estives alors très fréquentées se trouve l'étang de Lers (1 274 m) auquel ne peut que renvoyer le *Lera* des *Notes*²⁵.

25 Cet *a* final peut en effet très bien s'expliquer par une confusion graphique du *a* et du *s* dans les écritures courantes de cette époque. Cela supposerait néanmoins que le scripteur a recopié ces informations topographiques en interprétant à tort le tracé du *s* final.

C'est à Courtignou, au pied d'un rocher, que l'inconnue a passé l'hiver 1807-1808. Le site de la Peyre Auselère²⁶, avec ses abris sous roche, ses cabanes de pierre, ses mazucs et ses granges a pu lui offrir le refuge indispensable à sa survie et il n'est pas interdit de penser que les usagers des lieux y avaient laissé des provisions utilisables, et peut-être à son intention même.

Les *métairies* situées à une heure de marche sont certainement des *bordes*, granges-étables occupées à divers moments de l'année, certaines peut-être habitées en permanence²⁷. On peut penser qu'elles appartiennent à Massat bien qu'elles ne soient pas localisées, et proches du village du Port, à une heure de marche de Courtignou. Avec le retour de la mauvaise saison, leurs occupants s'intéressent au sort de l'inconnue, cherchent à la vêtir et à la ramener avec eux. Elle refuse. Au cours de cette première tentative, ou d'une seconde, elle rejette ses vêtements et s'enfuit.

Après l'hiver à Courtignou, vers le 25 mai 1808, peut-être lorsque les bergers reprennent possession de leurs installations pastorales de la Peyre Auselère, elle passe sur le versant de Vicdessos et dans le territoire de Suc-et-Sentenac. Elle s'approche des Bordes de Suc (altitude 1 050 m) dont les habitants la prennent en charge, l'habillent, la nourrissent, l'hébergent. Elle quitte sa grange pendant la nuit et on la retrouve nue le lendemain. Elle séjourne néanmoins dix jours aux Bordes de Suc, librement semble-t-il.

Le 5 juin, elle descend et s'approche du village de Suc. Elle est aperçue. Un prêtre de Suc, l'abbé Delcurrou, envoie l'habiller et la chercher. Un groupe de trente personnes l'entoure et l'empêche de fuir au cours de la descente.

26 Sur ce site remarquable, voir l'article de Cyril Renailier, « Haute vallée du Port. Les orris oubliés du courtal de Peyre Auselère », *L'Ariégeois. Le journal du pays*, n° 190, octobre-novembre 2011, p. 54-56. Nous adressons nos vifs remerciements aux auteurs de la réhabilitation de cet ensemble pastoral exceptionnel, Alain Sablé et Alain Soula que nous avons eu la chance de rencontrer sur les lieux mêmes et qui nous ont éclairé sur son histoire.

27 On trouve chez Jean-Louis Loubet, « Etude géographique d'un milieu montagnard : les communes du Port et de Massat (Pyrénées ariégeoises) », dans *Société ariégeoise des sciences, lettres et arts*, 1978 et 1979, des éléments très évocateurs sur ce qu'a pu vivre l'inconnue dans les montagnes de Massat. Notamment quant à l'intensité de la fréquentation humaine en altitude, tant pastorale qu'agricole et industrielle, et spécialement sur le système des bordes et bourdäus (1979, p. 210-212, 230-231). Voir aussi Michel Chevalier, *La vie humaine dans les Pyrénées ariégeoises*, Paris, Génin, 1956, p. 427-435. Rappelons qu'à l'époque des faits, le territoire actuel du Port devait approcher les 2 000 habitants, que Suc-et-Sentenac en avait plus de 1 100, Massat avec ses dépendances du Port et de Biert plus de 7 600 (Claudine Pailhès, *Paroisses et communes de France. Ariège*, Foix, Archives départementales de l'Ariège, 2011, p. 574-575, 706, 845).

Dans sa maison, l'abbé Delcurrou la fait nourrir et l'interroge.

On doit la garder jour et nuit et même la *tenir* pour l'empêcher de s'enfuir.

Ici s'achèvent les faits rapportés. On voit que ces données nouvelles fournissent d'intéressantes précisions chronologiques absentes chez Bascle de Lagrèze, mais surtout éclairent les relations de l'inconnue et des habitants, temporaires ou permanents, des granges d'altitude, de Massat comme de Suc. Le site de Courtignou avec ses abris et ses cabanes de pierre peut aussi expliquer qu'elle ait survécu aux rudesses de l'hiver en montagne. Les gens la connaissent, s'intéressent à son sort, tentent de la secourir, et si elle refuse de se laisser emmener, vêtir, enfermer, elle ne les fuit pas et accepte la nourriture qu'on lui donne. Pendant dix jours, elle séjourne parmi eux ou à proximité immédiate de leurs habitations. Après cet épisode vont se mettre en branle les formes conjuguées de la sûreté publique, de la charité et de la sollicitude administrative qui mèneront l'inconnue à la mort.

Le deuxième domaine dans lequel notre document apporte du neuf est celui du témoignage même de l'inconnue. Il est très important, traduit par un greffier qui ne cherche pas l'effet littéraire, moins dramatisé, moins romanesque que ce qu'a rapporté Bascle de Lagrèze.

Aux gens de Massat venus la chercher à Courtignou, elle exprime qu'elle ne veut *point quitter cette retraite disant que son temps n'était point encore fini, et que sa mère lui ferait de grands reproches si elle la voyait avec des habits sur son corps.*

On lui demanda qui était sa mère, elle répondit que sa mère était la mère de Dieu.

Ici, l'inconnue paraît s'être fait clairement entendre et a tenu des propos qui sont sans ambiguïté ceux d'une pénitente qui s'est vouée à l'érémisme et à la mortification. Et par ailleurs, on notera qu'*il y a des moments où elle prie Dieu avec une grande ferveur.* Ce qui ne signifie pas, bien entendu, qu'elle avait toute sa raison en proférant ces paroles.

En deuxième lieu, et même si on ne comprenait rien *sur les mots vagues et confus qu'elle articulait de temps en temps*, elle a répondu avec insistance aux questions répétées sur son origine : *Sa réponse fut qu'elle était de la Toupinerie et elle fit toujours la même réponse.*

Aux questions sur sa famille, *elle répond que St Pierre les lui avait tués, ce qui fait présumer que Robespierre a fait périr son mari et qu'à suite de cela, elle en a perdu la tête*. Confusion mentale qui paraît confirmer que l'inconnue, victime de la Terreur, avait bien dû émigrer en Espagne avant de rentrer en France à travers les Pyrénées.

Enfin, l'emploi exclusif qu'elle faisait du français vient aussi à l'appui du récit de Bascle de Lagrèze.

Notons encore au titre des données nouvelles que notre document permet de répondre à certaines questions que s'était posées Albert Cazes : il exclut Auzat et les affirmations de Marcaillou d'Aymeric comme lieu de la capture de l'inconnue (p. 27-29), et fait connaître la date de cet événement. Ramenant les circonstances à de plus justes proportions, certes moins romantiques mais n'effaçant en rien leur caractère tragique, il introduit le doute sur la présentation des faits par Bascle de Lagrèze.

Des apports, donc, mais aussi des problèmes.

Les données fournies par les *Notes* quant aux circonstances et au déroulement chronologique des premiers contacts avec l'inconnue ne correspondent pas avec le récit de Bascle de Lagrèze. Ici, pas de « mont Calm » aux « glaces éternelles » ni de « montagnes nues et horriblement déchirées », etc., pas non plus « d'intrépides chasseurs », de bergers en embuscade, etc. (Il n'est pas encore question d'ours, non plus, mais c'est sur question du juge de paix, donc plus tard, que l'inconnue aurait prononcé la fameuse phrase : « Les ours ! (...) ils sont mes amis ; ils me réchauffoient. ») Cazes avait fait le point sur ces licences poétiques. Surtout, Bascle de Lagrèze place la descente au « hameau » de Suc, l'accueil et l'interrogatoire au « presbytère », par le « curé », puis la fuite, avant l'hiver 1807-1808, ce qui est en nette contradiction avec ces Notes. Du moins celles-ci n'en font-elles aucune mention.

La présence de l'abbé Delcurrou vient compliquer les choses. Bascle ne donne pas le nom du prêtre qui accueillit l'inconnue dans son presbytère, et c'est Cazes qui l'a identifié en retrouvant le nom du desservant contemporain des faits, Joseph Dandine²⁸.

28 Albert Cazes, *ouvr. cité*, p. 21. Rappelons la terminologie administrative qui s'attache aux fonctions ecclésiastiques de cette époque où le culte catholique est officiellement rétabli en France : le titre de curé est réservé au prêtre, éventuellement assisté de vicaires, qui exerce ses fonctions au chef-lieu de canton, tandis que les églises des paroisses du canton qualifiées de succursales n'ont droit qu'à des desservants.

Or, de plusieurs documents des Archives de l'Ariège établis à l'occasion du traitement des curés et desservants du département, ressort que :

- Vincent Delcurrou résidait à Suc en 1804-1805. Né le 5 avril 1753²⁹, il est cité comme ayant été vicaire de Suc-et-Sentenac, très probablement avant la Révolution. On peut penser qu'il n'avait plus alors de ministère et qu'il vivait retiré dans sa famille, le nom de Delcurrou étant bien attesté dans cette commune à cette époque.

- Joseph Dandine Fourniquet, ancien vicaire à Gestières, résidait lui aussi à Suc-et-Sentenac en 1806. Né le 4 novembre 1760, il n'est pensionné qu'à partir du premier trimestre 1809. Il paraît avoir été desservant de Suc dès 1805³⁰.

D'après nos documents, il y aurait donc eu deux prêtres résidant à Suc en 1807-1808. L'un, l'abbé Delcurrou, sans fonctions religieuses, peut-être ancien réfractaire, qui accueillit l'inconnue dans sa maison (et non dans le presbytère) le 5 juin 1808. L'autre, l'abbé Dandine, desservant en titre, et qui a dû prendre les choses en main après cette date. Hypothèse que des recherches ultérieures sur le personnel ecclésiastique permettront peut-être de vérifier.

Apports et questions de deux ouvrages récents

Lorsque nous avons envisagé la publication de ce document (dans nos cartons depuis... 1975 !), Claudine Pailhès nous a signalé deux livres récemment parus faisant état de documents inédits, non connus d'Albert Cazes.

En 2011, les Presses de la Cité ont publié un ouvrage écrit par Michel Gardère en collaboration avec Anne-Charlotte Delangle, *La femme sauvage. Récit-enquête*. Avec beaucoup d'enthousiasme, les auteurs – qui ne se veulent ni historiens, ni romanciers, mais journalistes – se sont livrés à des recherches étendues et méritoires, notamment à propos de l'identification de La Toupinerie³¹ qui, jointes à l'interprétation des sources publiées par

29 Arch. dép. de l'Ariège, 1 V 18, État des liquidations provisoires des pensions ecclésiastiques faites par le préfet (an XIII-1807). Dans le premier tableau sans date, sous le n° 85, la date de naissance est 1753 ; le tableau du 21 nivôse an XIII (11 janvier 1805), cite la date de 1758.

30 Arch. dép. de l'Ariège, 1 V 18, tableau sans date, n° 23 ; tableau envoyé à Paris le 15 mars 1806. Dans le reg. 1 V 20*, tableau des mandats du 1^{er} tr. 1809, n° 143.

31 À la suite de longues recherches, Michel Gardère a localisé La Toupinerie dans la commune de Montignac-Toupinerie, canton de Seyches, arr. de Marmande, dép. de Lot-et-Garonne (chap. 8, p. 173-193 de son livre). Quand nous avons ouvert ce dossier en 1975, nous étions arrivés à cette conclusion provisoire qui nous paraît demander encore des vérifications.

Albert Cazes, leur ont donné l'occasion d'hypothèses assez romanesques que nous ne discuterons pas ici. Mais les investigations de M. Gardère lui ont permis d'accéder à des documents inédits fort intéressants car il fait état de pièces qui paraissent recouper de très près les *Notes* du greffier de Vicdessos. Il connaît ainsi « la ferme de Lera » et « celle de Courtignou » où se trouvait l'inconnue au printemps 1808 (p. 26 de son livre), signale son passage des montagnes de Massat à celles de Suc (p. 27), cite (p. 28) l'abbé Delcurrou, « curé de Massat » (?). Par ailleurs, il fixe l'interrogatoire de l'inconnue par Vergnies au 8 août (p. 30), mentionne la mise en cause de Robespierre dans la mort de ses parents (p. 60) et note, p. 120, que l'abbé Dandine, curé de Suc « écrit à un sien confrère pour lui demander si la folle ne venait pas de chez lui et il lui raconta qu'on la soupçonnait de lancer des sortilèges ». Les principales données qu'il fournit aux pages 174-175 de son livre méritent d'être citées :

« Aussitôt après la première arrestation de la femme sauvage et sa jubilatoire évasion du presbytère de Suc (...), le curé Joseph Dandine écrit deux lettres. Dans la première, adressée à tous les curés de la circonscription, il demandait à chacun de ses confrères en charité si une femme grande, blonde, la quarantaine classieuse (sic), n'avait pas disparu de leurs villages ou d'une des familles dont ils avaient charge d'âmes (...).

« Il n'obtint que des réponses négatives à ses épistoles. (...)

« La deuxième lettre fut adressée à l'évêque de Toulouse (...)»³². Cette missive décrivait l'aventure vécue par le village de Suc et la tentative de dialogue entreprise par le curé avec « la femme perdue » comme il la baptisa. Ce billet donnait quatre indications sur l'érémitique femme sauvage. Elle venait de « la Toupinerie », parlait le français, était « en mélancolie » parce qu'elle avait perdu son mari, et les ouailles du canton la soupçonnaient de « jeter des sortilèges » (...). »

Parmi les « Sources et documents » qu'il indique d'une façon assez sommaire, l'auteur cite « quelques vieux papiers (...) prêtés par des collectionneurs privés », parmi lesquels « les lettres de l'abbé Dandine ».

Voici donc de nouvelles sources qui, si elles n'éclairent pas l'origine de cette aventure, devraient permettre de serrer de plus près les conditions de l'arrestation de l'inconnue et remédier en partie à la perte du dossier emporté par Bascle de Lagrèze. Affaire à suivre.

32 Du Concordat de 1801 à 1822, le diocèse de Pamiers fut rattaché à celui de Toulouse. D'une correspondance que nous avons eue avec les Archives diocésaines de Toulouse ressort que celles-ci ne conservent pas d'archives paroissiales du canton de Vicdessos.

L'auteur de *La folle des Pyrénées*, paru aux Éditions Empreinte en 2013, Jean-René Pagès, a de son côté beaucoup lu si l'on en croit les 19 pages de sa bibliographie, prétexte à d'abondantes digressions souvent éloignées du sujet.

Sans donner de références, J.-R. Pagès apporte des informations d'ordre biographique sur deux acteurs, l'abbé Joseph Dandine, vicaire à Auzat en 1793, « curé » de Suc-et-Sentenac du 15 juillet 1801 à 1819 (p. 76-77), et Dominique Vergnies, de la branche des Vergnies-Bouyschères et neveu du maire Deguilhem, né à Vicdessos le 7 septembre 1779, élu juge de paix le 22 décembre 1801 (p. 109-112).

Il indique par ailleurs qu'au cours de l'année 1807, l'abbé Dandine « devait célébrer trois mariages, quarante-deux baptêmes et procéder à trente-deux sépultures » (p. 77). Ici encore, les références manquent ce qui affaiblit beaucoup l'intérêt de l'information.

Mais nous retiendrons surtout ici, où nous voulons nous occuper d'archives et de documents de première main, les citations, transcriptions et reproductions de pièces d'origine publique que détient l'auteur³³.

Il signale d'abord, selon « un document d'époque des plus officiels en (sa) possession », que l'arrestation de l'inconnue a eu lieu le 5 juin 1808, dimanche de la Pentecôte.

Aux pages 120-121 de son livre, il donne le texte et la reproduction d'une lettre du préfet qu'il a en main et qui vient des archives communales de Suc-et-Sentenac. Datée du 11 juin 1808 et adressée au maire de cette commune en réponse à sa lettre du 7 juin, le préfet informe ce dernier qu'il a invité le capitaine de la gendarmerie du département à transférer l'inconnue à Foix. Au dos de la lettre, de la main du maire ou du secrétaire de mairie, il est fait mention de *la femme qui a passé cet hyver sur le port de Lers*.

Enfin, R.-J. Pagès produit plusieurs lettres tirées du registre de correspondance de la prison de Foix, tenu entre le 23 octobre 1807 et le 7 novembre 1808, dont il est « détenteur » (p. 164). Ces lettres (p.173, 178-179, 189, 204-205), toutes écrites au préfet par Séré, commissaire des prisons, entre le 3 et le 29 octobre 1808, si elles n'apportent rien de décisif

33 En toute bonne foi, l'auteur se déclare possesseur de documents provenant selon toute évidence de collectivités et d'une institution publiques. Rappelons que la nature publique de tels documents, légalement inaliénables et incessibles, est imprescriptible.

à notre connaissance des faits (faits d'ordre purement administratif, tandis que l'inconnue vit ses derniers jours aux Tours de Foix dans d'affreuses conditions), viennent compléter la trame établie par Albert Cazes.

Au terme de ce parcours sinueux, quelques mots de conclusion.

À ce stade de notre connaissance, l'intérêt principal de cette affaire ne réside pas tant pour nous dans l'origine ni dans l'issue, également obscures et dont on peut craindre qu'elles ne soient jamais éclaircies, de l'aventure navrante de la Folle des Pyrénées, même si le mystère est toujours un puissant stimulant de la recherche. Il nous paraît consister d'abord dans la situation de survie, d'adaptation aux conditions extrêmes de la montagne, en particulier hivernales, qu'a dû affronter l'inconnue³⁴. Ensuite dans les relations contrastées, faites de pitié, de curiosité, de méfiance, entre cette femme et les habitants de la région où elle a vécu de juin 1807 à juin 1808 : occupants des bordes, bergers, chasseurs, muletiers des convois de minerai empruntant le port de Lers, conscrits réfractaires. La question des acteurs de l'arrestation – de la capture – de l'inconnue et de leurs motifs n'est pas la moins intéressante. Enfin, cette histoire, sorte de télescopage du réel et du fantastique, n'a pu que contribuer à nourrir l'imaginaire et à entrer en résonance avec les représentations collectives de la population. Il n'est pas possible que les montagnards des vallées de Massat et de Vicdessos n'aient pas fait de lien entre l'existence de cette femme et le monde surnaturel ou parallèle dans lequel ils vivaient aussi. À ce monde extraordinaire devaient toucher les sorcières de la vallée de l'Arac dont Dardenne³⁵ entendit parler lors de son voyage de juillet 1802. En relevaient certainement les hommes sauvages des Trois-Seigneurs connus à Saurat qu'évoque Olivier de Marliave et les *fadas* et autres *encantadas* qui peuplaient les environs de Suc, de Rabat et de tous les villages de la haute Ariège³⁶. Il y a là un sujet d'intérêt qui nous paraît capital. L'accusation de sorcellerie portée contre l'inconnue, rapportée par Olivier de Marliave et par Michel Gardère,

34 Michel Gardère a consacré à cette question son chapitre 4, p. 77-103.

35 Pierre Dardenne, Alain Bourneton (éditeur), *L'Ariège au temps de Napoléon ou Essai sur la statistique du département de l'Ariège, précédé de Récits de voyages et d'ascensions dans les hautes vallées de ce département entre 1802 et 1805. Textes présentés par Alain Bourneton*, Saint-Girons, Editions du Boulbi, 1990, p. 64-65.

36 Olivier de Marliave, *Trésor de la mythologie pyrénéenne*, Bordeaux, Sud-Ouest, 1996, p. 120-121. Voir aussi Joseph Vézian, *Carnets ariégeois réunis et présentés par O. de Marliave*, Toulouse, E.S.P.E.R., 1988, p. 107, 129, et surtout Charles Joisten, « Les êtres fantastiques dans le folklore de l'Ariège », *Via Domitia*, IX, décembre 1962 (*Annales publiées par la Faculté des lettres et sciences humaines de Toulouse*, année XI, 1962, fasc. 4), p. 21, 22-23, 28-29, 29-30, 31.

viendrait ainsi illustrer l'attitude complexe de nos prédécesseurs devant les phénomènes dépassant leur entendement ainsi que dans leur recours à la sorcellerie et dans leurs représentations du monde³⁷.

Dans la présentation de ce document, d'aucuns s'étonneront sans doute de ce qui apparaît de notre part comme une confiance aveugle et un crédit illimité faits aux archives, à l'écrit, et nous reprocheront d'ignorer la « tradition orale » à laquelle font régulièrement allusion tant d'auteurs passés et récents. La « tradition orale » est évidemment précieuse et d'une valeur certaine. Encore aurait-il fallu, quand cela était possible, la collecter selon des méthodes sûres, auprès d'informateurs de qualité, comme put le faire Raoul Lafagette. Ceux qui auraient été susceptibles de remplir ce rôle ont depuis plus d'un siècle quitté ce monde. Le jeu de va-et-vient entre la tradition et l'écriture (la plus souvent romanesque) qui s'est produit depuis 1814 nous semble rendre aujourd'hui illusoire, en tout cas très incertaine, la recherche des éléments un peu solides de cette tradition. Il n'est pas douteux que l'écrit a alimenté l'oral, l'a contaminé et finalement parasité, comme l'a bien remarqué Albert Cazes. Peut-être, néanmoins, reste-t-il encore quelque chose à faire dans ce domaine.

Refermons provisoirement les pages de ce dossier, en souhaitant que ces quelques notes contribuent à faire sortir en pleine lumière des documents qui permettront de rectifier et de compléter nos propositions et d'aller plus loin dans la connaissance de ce qui reste une bien passionnante affaire.

—

37 Dans « L'affaire Fontbenoist », *Tolérance et solidarités dans les pays pyrénéens. Actes du colloque tenu à Foix les 18-19-20 septembre 1998*, Foix, Archives départementales de l'Ariège, 2000, pp. 513-547, nous avons attiré l'attention sur ce passage de la tolérance à l'intolérance. Christian Bernadac, dans *La femme nue des Pyrénées*, Paris, Éditions France-Empire, 1995, p. 79-80, avait très justement analysé ce phénomène.

ANNEXE I

Lettre d'Adolphe Garrigou à Raoul Lafagette
13 janvier 1884

Tarascon, le 13 janvier 1884.

Cher compatriote et ami,

Étiez-vous en Lorraine, à Paris ou en Chine ? Je n'en savais rien. Aussi ne pouvais-je vous remercier du charmant article consacré à Daudet. Mon fils m'a appris que vous étiez à Foix. J'allais vous écrire quand votre lettre me prévient. Au milieu des douceurs que donne la famille, il est pour le piocheur qui ne vit pas seulement de la vie de la matière quelques coups d'épingles à accrocher même de ses bébés. À 83 ans, j'en ai pour mon compte d'assés piquants : c'est la condition de notre espèce de passer par ces étamines. Il faut donc s'armer de courage.

Vous n'êtes pas le mieux du monde, me dites-vous. Soignez-vous pour ceux qui vous entourent, pour vos amis et pour les lettres qui attendent beaucoup de votre belle imagination.

Malgré mes ans et mes infirmités, le vieux se soutient en sentant pourtant sa machine s'user ; et en radotant à demi, je ne voudrais pas laisser se propager quelques erreurs notables sur les faits anciens relatifs à notre obscure Ariège. Tant de contes en l'air sont faits à propos des Celtes et des Ibères que je consacre les dernier jours qui me restent à broyer du noir. Avec les documents que j'ai en tête et en main, je crois qu'il est possible de jeter un peu de jour sur cette question que bien des phraseurs ont obscurcie. Malheureusement, le paysan prenant la plume, les rugosités de son style à demi barbare ne pourront qu'effrayer un éditeur académique ; et à vous dire vrai, je ne suis guère en position d'ajouter de nouveaux sacrifices à ceux que mes précédentes publications m'ont imposées. Aussi n'est-ce que par quelques jets épars que je cherche à répendre [sic] un peu de jour sur notre primitive histoire³⁸.

³⁸ Adolphe Garrigou avait publié en 1882 *Les vallées ariégeoises avant l'invasion romaine*, Foix, Pomiès, 1882, 72 p. En 1884, il devait donner *Ibères et Ibérie. Études sur les migrations de ces Ibères, premiers habitants connus de l'Occident de l'Europe*, Foix, Pomiès, 1884, XV-123 p.

Bien que nous vivions dans les termes les plus affectueux avec le bon M^r d'Assier qui désire bien de faire votre connaissance, nous ne partageons pas toujours les mêmes opinions³⁹. Notre tolérance du reste ne nous fait pas toutefois prendre aux cheveux. Il place la philologie en tête pour arriver à la solution d'un problème historique, alors que je ne regarde cette science que comme accessoire, ne me dissimulant point néanmoins qu'elle peut dans certaines circonstances devenir très utile.

À un autre point de vue, lui, plus avancé⁴⁰ que je ne le suis en sciences exactes, il affirme tandis que je me retranche derrière le doute.

Je ne puis partager son opinion par exemple sur la pure matérialité de notre espèce et sur son origine. Sans m'en tenir aux thèses génésiaques à ce dernier sujet, je me dis avec Montaigne : « Que sais-je ? »

À mon sens aussi, le matérialisme serait-il vrai pour le penseur, pour le philosophe, que je le regarderais avec Voltaire accepté par les masses comme le commencement de la dissolution sociale. Est-ce d'ailleurs que tout s'anéantit avec notre dépouille ? Je n'aime pas à le penser et j'aime mieux croire que l'étincelle de génie, de bon sens qui nous guide va s'unir, détachée de la matière, à l'âme immatérielle qui préside à l'ordre de l'univers, devant lequel je m'incline sans trop le comprendre. C'est à perdre sa raison, comme Pascal, si on veut s'enfoncer dans cette étude dont pas un génie n'a pénétré le fond. Aussi me tiens-je terre à terre à m'occuper de choses moins obscures.

Vous voulez un mot sur mes Ibères dont on a été jusqu'à nier la présence à l'occident de l'Europe.

À l'origine des temps, 2 à 2 500 ans avant J.-Ch., des cataclysmes effrayants forcèrent des nations entières du nord et du centre de l'Asie à se jeter vers le sud et l'occident. Un double déplacement s'opéra des habitants du sud et du nord du Caucase, refoulés à leur tour par les masses asiatiques. Sous cette pression, d'abord, Perses, Mèdes, Ibères, Cananéens, Phéniciens se jetèrent les uns sur l'Égypte et jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Afrique pour pénétrer, Perses et Ibères, dans la péninsule. Pendant que s'opérait au sud cette migration sémitique, les Aryens partis de l'Asie suivirent les déserts du nord ; mais, arrivés en Gaule, ils trouvèrent la

39 Adolphe d'Assier travaillait alors à la troisième édition de son *Souvenir des Pyrénées. Aulus-les-Bains et ses environs*, Foix, Veuve Pomiès, 1884, 276 p. La première édition avait paru en 1872. Dans le chapitre XIV, p. 174-183 de cet ouvrage, d'Assier développait ses théories aujourd'hui abandonnées sur le peuplement des Pyrénées. Garrigou fait allusion à leurs divergences sur ce sujet.

40 Le mot *avancé*, placé en interligne, remplace *savant*, biffé.

place occupée par des Ibères qu'insensiblement ils refoulèrent jusqu'aux Pyrénées. Là les Ibères euskas, nos ancêtres, s'y trouvant retranchés y restèrent maîtres jusqu'à l'invasion romaine. Si les Celtes aryens vinrent à bout de soumettre quelques parties de l'Espagne, l'isthme ne resta pas moins ibérien. Ce que j'écris ici en courant est l'objet de mon étude du moment. Les faits y seront prouvés par d'incontestables autorités et je ne crains pas de dire que ceux qui ont voulu voir des Celtes maîtres de la chaîne pyrénéique ont commis et propagé la plus grossière des erreurs.

La différence entre les 2 types ibères et celtes était trop grande encore du temps de Strabon pour qu'on puisse dire qu'il sortaient du même berceau et cette différence de nos jours existe encore de l'Espagne et de nos contr[é]es [?] vis-à-vis des provinces du nord.

Pardonnez-moi cette fastidieuse digression.

J'avais 8 ans ou 9 quand la Sauvage des Pyrénées en 1809 ou 10 fut portée d'Ausat devant notre mairie dans une charrette, claquemurée dans un manequin. Gamin, j'accourus avec cent badaux et pour voir de plus près ; et pendant que je me hissais sur la roue d'où je ne vis qu'une forme humaine acroupie là ayant un linge qui cachait sa tête, le bras de mon père me dettacha [sic] de mon observatoire et votre Sauvage me valut une assés rude correction. Élie Berthet a pris ce sujet, non pas ma correction, mais la Femme sauvage, pour un de ses romans. M. Bergès a arrangé cette histoire à sa façon dans son étude sur l'Ariège et le brave M. Cabibel en a couronné l'œuvre où il a voulu me donner une leçon d'histoire. M. D'Assier n'en sait pas plus que moi qui ne puis rien vous en apprendre. Quant au vieux curé dont vous avait parlé mon regrettable ami Malpel, je ne le connais pas.

Vous avez raison de me dire que mon fils se surmène⁴¹. Ce n'est pas le moindre de mes soucis. Mais arrêtez, s'il vous plaît, une machine à vapeur lancée à toute vitesse.

Je suis heureux d'apprendre que mon vieux et excellent ami Mercadier est mieux⁴². Il serait temps qu'on donnât une honorable et suffisante

41 Félix Garrigou (1835-1920), médecin et hydrologue, paléontologiste et préhistorien, fondateur en 1888 avec Julien Sacaze de l'Association pyrénéenne qui publia à partir de 1889 la précieuse *Revue des Pyrénées et de la France méridionale*.

42 Ferdinand Mercadier (1806-1886), conservateur de la bibliothèque municipale de Foix et du musée de l'Ariège, était le fils de Jean-Baptiste Mercadier, ingénieur en chef des Ponts et chaussées de l'Ariège, auteur de l'*Ébauche d'une description abrégée du département de l'Ariège*, Foix, Pomiès, an IX (Félix Pasquier, « M. Ferdinand Mercadier », *Bull. périodique de la Société ariégeoise des sciences, lettres et arts*, second volume, 1886-1888, p. 95-96).

retraite à l'homme qui depuis 60 ans a été utile à sa ville, sans qu'il fût exposé à prendre le coup de la mort en exerçant des fonctions que ne lui ont jamais donné [sic] les intrigues aujourd'hui seule monnaie courante.

Acte est pris de votre promesse de venir voir les deux ermites de Tarascon. Un mot la veille pour que notre déjeuner à 3 ne soit pas la maigre pitence [sic] du solitaire. Partant à 8 h ½ de Foix, vous aurez jusqu'à cinq heures à nous donner pour batailher et je serais heureux que M. Drech, votre beau-frère, voulût se joindre à nous.

Encore une fois pardon pour mon dévergondage littéraire et acceptez une chaude poignée de main du vieillard qui aime les hommes de cœur et d'initiative comme vous. D'Assier se joint à moi dans l'accolade amicale que nous vous offrons.

[Signé :]

A. Garrigou

Cette longue lettre d'Adolphe Garrigou (1802-1893) à Raoul Lafagette (1842-1913) est conservée aux Archives départementales de l'Ariège, sous la cote 1 J 716. Elle fait partie d'un lot de 25 pièces d'archives provenant de la famille Lafagette, passé en vente publique à Toulouse et acquis par le département de l'Ariège le 31 mai 2012.

Elle est constituée de deux doubles feuillets contenant 7 pages écrites d'un format d'environ 21 cm sur 13,5 cm.

Dans le cadre de ce dossier, on retiendra surtout les 19 lignes concernant le témoignage d'Adolphe Garrigou sur le passage à Tarascon de l'inconnue de Suc (qu'il appelle *la Sauvage des Pyrénées*) lors de son transfert vers Foix. Les données sont minces et les dates approximatives puisque, né en 1802, Garrigou avait six ans en 1808. Ce n'en est pas moins intéressant. Par cette lettre riche d'informations sur son sympathique auteur, Garrigou répondait à Raoul Lafagette qui préparait alors son recueil de poésies *Pics et vallées*, composé de novembre 1883 à septembre 1884, qui allait paraître chez Lemerre en 1885. L'ouvrage s'ouvrait sur un long poème intitulé « La Folle des Pyrénées » daté de juin 1884⁴³ et qui connut un grand succès. On notera aussi ce que dit brièvement Garrigou des principaux auteurs qui avaient traité du sujet et dont les publications sont analysées dans l'ouvrage d'Albert Cazes.

43 Albert Cazes, *ouvr. cité*, p. 5-6, 186-203.

ANNEXE II

La « légende » de Claire Médevielle, d'Aste-Béon en vallée d'Ossau (Pyrénées-Atlantiques) v. 1700-1750

« Claire Médevielle d'Aste-Béon.

« Nous avons vu en introduction que la famille Médevielle d'Aste-Béon était une très ancienne famille de hongreurs qui exercèrent au Portugal mais également en Espagne comme l'a confirmé Catherine Souverbie. De là, la légende de Claire, la sœur des deux frères Médevielle qui, avec un certain Laborde, partaient travailler de l'autre côté des Pyrénées vers 1700-1750.

« Claire était une *désastrugue* c'est-à-dire une jeune fille un peu simplette. Le fait est qu'elle accepta mal le départ de ses deux frères et le chagrin la poussa à quitter sa vallée à leur recherche. Le temps passa et tout le monde au village considéra la malheureuse disparue à jamais. Un beau jour d'été (sept années s'étaient écoulées), alors que tous les paysans d'Aste fanaient au Port, apparut au « Tousseau » une femme dévêtue qui déambulait sur les crêtes en chantant et rechantant la même chanson :

« La laudète qu'ey canto e lou cô que l'y dau
qui ey loèn de sas terros, retourna que s'y bau

« Tous furent interloqués et saisis de stupeur. Certains disaient : « Si Claire de chez Médevielle était au pays, ce pourrait être elle. » C'était elle ! On alla à sa rencontre, on la couvrit et on l'accompagna au village où sa famille l'accueillit sans trop réaliser. Claire décéda peu de temps après sans avoir jamais dévoilé son secret sur sa période d'errance. La légende veut que ce soit le chagrin qui l'emporta.

« (Renseignements recueillis par Christophe Campagne auprès de Catherine Souverbie (83 ans) qui les tenait de sa grand'mère Anne Casassus-Laborde, née Médevielle.) »

René Arripe, *Les crestadous. L'étonnante histoire des châteurs de la vallée d'Ossau et de ses environs en terres d'Espagne et du Portugal*, Pau, 1994, p. 150.

ANNEXE III

**La fille perdue de la forêt d'Issaux
et l'homme sauvage de la forêt d'Iraty
(Pyrénées-Atlantiques)
v. 1740-v. 1774**

« La forêt d'Issaux étoit si considérable et si fourrée avant qu'il fût question de l'exploiter, qu'il y a plus de trente ans qu'on y prit une fille sauvage, d'environ seize à dix-sept ans ; elle habitoit, depuis sept à huit ans, ces bois ; elle avoit été laissée par une troupe d'autres filles qui y furent surprises par la neige, et obligées d'y passer la nuit ; le lendemain, elles cherchèrent leur camarade, la cherchèrent inutilement, et l'abandonnèrent. Cette fille, arrêtée ensuite par des pasteurs, ne se ressouvenoit de rien, avoit perdu l'usage de la parole, et ne se vouloit manger que des herbages ; elle fut conduite à l'hôpital de la ville de Moléon, où elle a vécu longtemps dévorée de chagrin, regrettant toujours sa liberté, ne parlant jamais, et restant presque immobile toute la journée, la tête appuyée sur les deux mains ; elle étoit d'une taille ordinaire et avoit quelque chose de dur dans la physionomie.

« Il n'y a pas deux ans que les pasteurs voisins de la forêt d'Iraty, proche de Saint-Jean-de-Pied-de-Port, apperçurent souvent un homme sauvage qui habitoit les rochers de cette forêt. Cet homme étoit de la plus grande taille, velu comme un ours, et alerte comme les hisars, d'une humeur gaie, avec l'apparence d'un caractère doux, puisqu'il ne faisoit de mal à rien. Souvent il visitoit les cabanes sans rien emporter ; il ne connoissoit ni le pain, ni le lait, ni les fromages ; son grand plaisir étoit de faire courir les brebis, et de les disperser en faisant de grands éclats de rire, mais sans jamais leur faire du mal. Les pasteurs mettoient souvent leurs chiens après ; alors il s'enfuyoit comme un trait, et ne se laissoit jamais approcher de trop près. Une seule fois, il vint un matin à la porte d'une cabane d'ouvriers qui faisoient des avirons, et qu'une grande abondance de neige tombée pendant la nuit retenoit ; il se tint debout à la porte qu'il tenoit des deux mains, et regardoit les ouvriers en riant. Un de ces gens se glissa doucement pour tâcher de le saisir par une jambe ; plus il le voyoit approcher, et plus son rire redoubloit ; ensuite, il s'échappa. On a jugé que cette [sic] homme pouvoit avoir trente ans ; comme cette forêt est

d'une grande étendue, et communique à des bois immenses appartenant à l'Espagne, il y a à présumer que c'étoit quelque jeune enfant qui s'y étoit perdu, et qui avoit trouvé les moyens d'y subsister avec des herbes. »

Mémoire sur les travaux qui ont rapport à l'exploitation de la mâturation dans les Pyrénées... par M. Leroy, ingénieur des ports et arsenaux de la Marine, Londres et Paris, 1776, p. 8-9, note 1.

Ce passage très connu du Mémoire de Leroy a été souvent cité plus ou moins complètement et exactement, en particulier par L. Labarère et J. Dumonteil, « L'exploitation de la Mâturation en vallée d'Aspe d'après l'Ingénieur de la Marine P. M. Leroy (suite) », *Pyrénées*, n° 108 (octobre-décembre 1976), p. 328-329, avant de l'être à nouveau par Alain Bourneton, *Morceaux choisis aux Pyrénées*, Toulouse, Le Pas d'oiseau, 2013, p. 28-29, dans un chapitre consacré aux « Femmes sauvages des Pyrénées. La Folle du Montcalm et la Solitaire des rochers ». Nous le donnons ici d'après le texte dûment collationné de l'exemplaire du Leroy conservé aux Archives départementales des Hautes-Pyrénées.

ANNEXE IV

La Saint-Gironnaise de Soulom (Hautes-Pyrénées) 1844

« On écrit d'Argelès au *Mémorial des Pyrénées* :

« Sur la route de Pierrefitte à Cauterets, à un demi kilomètre de la côte de l'Estaing, on trouve, sur la rive gauche du Gave, un petit plateau vers lequel on descend par un sentier à pic, à l'aide seulement de degrés taillés dans le roc. Sur la rive droite du torrent est un petit lopin de terre dominé par une montagne à pic qui paraît inaccessible ; c'est dans ce petit lopin de terre et sous la voûte d'un rocher qui fait saillie que de loin on aperçut, un de ces jours derniers, quelque chose qui ressemblait à un corps humain ramassé sur lui-même. M. le juge de paix d'Argelès, magistrat plein de zèle et d'intelligence, se transporta immédiatement sur les lieux. Ce n'est pas sans peine qu'il parvint à descendre sur le plateau de la rive gauche ; puis il fit jeter un pont sur le gave à l'aide d'une échelle et de planches appuyées

sur les pierres qui s'élèvent au dessus de l'eau. Il fut possible d'arriver ainsi sur le bord opposé. Là on découvrit le cadavre d'une femme. La tête était nue et reposait sur le bras gauche. Son corps avait la position d'une personne qui dort. Le cadavre fut transporté non sans de grands dangers jusqu'au village prochain.

« Quelle était cette femme ? Elle n'était pas du pays ; à ses vêtements on a reconnu une folle, étrangère à la contrée, qui avait paru il y a deux mois près de Pierrefitte. Personne n'a pu dire ni son nom, ni son pays ; à son costume on pourrait supposer qu'elle est de Saint-Girons.

« En voyant l'endroit où gisait cette malheureuse, il était facile de juger que le crime n'avait point pris part à sa mort. Nul être humain ne pourrait en transporter un autre pour le déposer aux lieux où elle a été trouvée ; et si elle avait été précipitée du haut de la montagne, on ne l'aurait pas vue assise sous la voûte du rocher en pointe. Comment est-elle arrivée jusque là ? Il existe dans la montagne dominant la rive droite des sentiers que l'on ne peut distinguer que de très-près et qui sont invisibles de loin. Les chevriers les descendent pieds nus et en s'accrochant aux buissons qui se trouvent de distance en distance. La folle se sera engagée dans ces sentiers, sera descendue en se traînant de buisson en buisson, et puis une fois parvenue sur l'étroit lopin de terre, elle se sera trouvée emprisonnée, ayant devant elle le Gave qu'elle ne pouvait traverser sans se noyer, et derrière elle la montagne à pic qu'il ne lui était pas possible de remonter ; elle a dû périr de faim et de soif.

« Les gens de Pierrefitte racontent que cette femme serait venue dans notre contrée en traversant la montagne de Bagnères ; qu'elle avait été vue plusieurs fois dans divers villages ; que vers le mois de février dernier, un homme d'Ortiac l'ayant rencontrée couchée sous un rocher, lui offrit l'hospitalité pour une nuit ; que le lendemain elle se rendit à Pierrefitte, qu'elle y fut interrogée par diverses personnes, et que ses réponses annoncèrent une altération complète des facultés intellectuelles ; qu'enfin on l'aperçut pour la dernière fois sur la cime d'un rocher qui conduit à l'endroit où elle a trouvé une mort si cruelle.

« Les vêtements qui la couvraient ont été déposés chez M. le maire de Soulom qui les gardera pour les représenter à toutes les personnes qui pourraient avoir intérêt à les reconnaître. »

Cet article a paru dans *L'Écho des vallées. Journal de littérature et d'annonces*, publié à Bagnères, chez J.-M. Dossun, 7^e année, n° 19 (jeudi), 9 mai 1844, 1^{re} et 2^e page (Arch. dép. des Hautes-Pyrénées, 13 Mi 1), d'après le *Mémorial des Pyrénées, politique, judiciaire, agricole, industriel, et feuille d'annonces*, de Pau (n° 60, dimanche 28 avril 1844)⁴⁴.

Le décès de cette inconnue a bien été enregistré dans l'état civil de Soulom, conservé aux Archives départementales des Hautes-Pyrénées⁴⁵. Le 30 mars 1844, à six heures du soir, le maire Domec a signé l'acte de décès, sur la déclaration d'un laboureur de Nestalas, Michel Sacareu. La femme décédée au bord du gave de Cauterets, âgée d'environ trente ans, portait un mouchoir de tête blanc, un autre mouchoir noir autour du cou, une robe de laine rayée blanc et noir sous la ceinture, noire au dessus, une chemise de lin sur un tricot de laine, des bas et des sabots usés. Elle avait été trouvée morte le même jour, vers deux heures de l'après-midi, sur un terrain communal de Soulom appelé Anclades.

En revanche le procès-verbal de l'enquête du juge de paix n'a pas été retrouvé dans les archives de la justice de paix d'Argelès-Gazost parmi les Minutes d'actes (non-conciliations, serments, conseils de famille, enquêtes, etc.) de l'année 1844 (non encore cotées). Il aurait d'ailleurs été plus à sa place parmi des procès-verbaux de police qui n'ont pas été conservés.

L'événement ici relaté est beaucoup plus banal que l'histoire de la Folle des Pyrénées. Pourtant, comme la « légende » de Claire Médevielle, il est un témoignage sur les errances et la fin misérable d'individus à l'esprit égaré, perdus dans le milieu difficile des montagnes et dont l'histoire n'a conservé le souvenir que par hasard.

Jean-François Le Nail

44 Information de Bernard Legleu que je remercie de sa recherche à ce sujet.

45 Arch. dép. des Hautes-Pyrénées, 2 E 3 / 217.